

Paul Gay, Notre roman. *Panorama littéraire du Canada français, 1*, Montréal, éditions Hurtubise HMH, 1973, VII-XVII, 192 p.

Maurice Arguin

Volume 7, Number 2, août 1974

Littérature comparée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500334ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500334ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arguin, M. (1974). Review of [Paul Gay, Notre roman. *Panorama littéraire du Canada français, 1*, Montréal, éditions Hurtubise HMH, 1973, VII-XVII, 192 p.] *Études littéraires*, 7(2), 318–319. <https://doi.org/10.7202/500334ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Michaud (peu ou pas utilisés); aucune référence à l'anthropologie et à la psychanalyse; en psychologie, Étienne de Greef, dont les deux ouvrages sur les instincts datent de 1945 et 1947; sur la femme, Karl Stern, et c'est tout. Pour une étude de l'agressivité du mâle et de son combat contre, avec, par la femme, on avouera que c'est téméraire.

Laurent MAILHOT

*Université de Montréal*

Paul GAY, **Notre roman. Panorama littéraire du Canada français, 1, Montréal**, éditions Hurtubise HMH, 1973, VII-XVII, 192 p.

L'essor de la littérature québécoise au cours des dernières décennies a suscité un nombre impressionnant d'études et de critiques. Les éditeurs ont su profiter de la mode. On peut se demander si le temps n'est pas venu, dans une critique de la critique, de séparer le bon grain de l'ivraie. C'est dans cette perspective que nous ne craignons pas d'être sévère à l'endroit du livre de Paul Gay, *Notre roman*.

L'auteur avait déjà publié *Notre littérature* qui, par parthénogenèse, se scindera en quatre volumes. Le premier d'entre eux, *Notre roman*, ne répond guère à l'attente qu'éveille le titre. En premier lieu, la majeure partie de l'étude porte sur une période restreinte du roman québécois; en second lieu, elle n'en propose pas une interprétation globale reposant sur une vision unifiée; enfin, les jugements portés sur les œuvres manquent souvent de profondeur et de justesse.

Le survol panoramique d'un genre, des origines à nos jours, impose certaines contraintes, dont une répartition équitable de l'espace entre les

diverses périodes. Sur ce point, l'étude de Gay déçoit. Elle comprend deux livres. Le premier (25 p.) traite en deux chapitres (sic) du roman au XIX<sup>e</sup> siècle: de 1835 à 1860 (4 p.), de 1860 à 1900 (13 p.). Le deuxième (146 p.) compte deux parties (sic): de 1900 à 1935 (17 p.), de 1935 à nos jours (120 p.). Sont donc consacrées au roman des quarante dernières années deux pages sur trois de *Notre roman*.

Nonobstant ce déséquilibre entre les parties, une vision unifiée du roman eût constitué un apport précieux pour la compréhension de notre littérature. Se pose ici un problème méthodologique. Si l'introduction permettait d'entrevoir une interprétation d'ordre socio-historique, les pages subséquentes laissent percer des critères d'ordre esthétique; ultérieurement, nous nous heurtons à une classification des œuvres par types de personnages, pour retourner à la sociologie, passer à la thématique et déboucher sur le pointillisme.

Le roman du XIX<sup>e</sup> siècle apparaît comme une littérature nationale marquée au coin du romantisme et du patriotisme. Dans ses grandes lignes, ce résumé doit beaucoup aux Tuchmaier, Lemire et Lortie. Dans le détail, il dénote un manque de connaissances très net de l'auteur sur le XIX<sup>e</sup> siècle. Aurélien Boivin (dans *Québec français*, n° 14, mars 1974) a dressé une liste partielle mais impressionnante d'erreurs et d'omissions, d'interprétations sujettes à caution, accumulées par Gay en quelques pages. En outre, Boivin, spécialiste du conte au XIX<sup>e</sup> siècle, fera sans doute regretter à l'auteur d'avoir transgressé les frontières établies par son titre pour toucher au conte.

L'empreinte esthétique se perçoit déjà dans l'étude de la période

1900-1935 : « Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il n'est d'œuvre romanesque valable que *Maria Chapdelaine* » (p. 33). Et Louis et Maria ont préséance sur Albert Laberge.

L'exposé relatif à la période suivante, de 1935 à nos jours, défie toute synthèse signifiante. Elle comprend quatre articles : l'écho de la société, la contestation de l'état social, les voies de l'amour, les romans en miniature. Les deux derniers titres sont des tiroirs commodes pour l'auteur, dépourvus d'intérêt pour le lecteur. C'est essentiellement dans cette partie, la plus volumineuse, que la méthode de Gay trahit ses incohérences.

Les lacunes sur le plan de la classification tiennent à l'absence de formulation d'une hypothèse de travail préalable à la lecture. On a l'impression que chaque roman a été lu pour soi sans souci de dégager les relations et filiations entre les œuvres, auteurs et périodes. Nous nous permettons de relever trois exemples de lectures qui font fi de relations évidentes entre les œuvres et montrent que les jugements de Gay sont souvent superficiels et presque toujours discutables.

Gay voit en Michel R. Garneau (*le Poids du Jour*, Ringuet) « un Québécois [qui] triomphe » (p. 77), ce qui est inadmissible. Garneau reconnaît lui-même n'avoir pu réaliser son rêve, dominer la métropole. En outre, ce roman est sans doute celui qui souligne le plus fortement que Westmount, symbole de la puissance, est inaccessible au Canadien français. Robert Garneau est un être dominé.

Quant à Laure Clouet, elle n'est pas une vieille fille ordinaire, et le thème principal du roman n'est pas « la fuite du temps » (p. 78), quoi qu'en pense Gay. Laure est la gardienne, sans visage et sans regard, des tombeaux

vides des ancêtres dont elle cherche en vain les actes, elle est un être humain à qui l'on a fait oublier le devoir de vivre au nom d'une pseudo-survivance. Laure Clouet est un être dominé.

Claude Savoie (*le Poids de Dieu*, Gilles Marcotte) n'est pas un prêtre qui, par réaction, « se venge en empêchant une autre vocation d'aboutir » (p. 99). Il est, selon nous, l'enfant écrasé par la famille, l'adolescent moulé par le collègue, l'adulte pétrifié dans une société sclérosée. On lui a imposé une vocation, celle du peuple canadien-français. Loin de se venger aux dépens de Serge Normand, il lui reconnaît la pleine liberté de choisir sa vie. Et qu'il choisisse Dieu ou la femme, il connaîtra l'amour plutôt que le mépris du monde inculqué à Savoie, lui aussi un être dominé.

Chacun de ces romans peut avantageusement être lu sous un angle sociologique. Le roman québécois, de 1935 à nos jours, s'inscrit toujours à l'intérieur de la problématique nationale, comme l'a montré Cotnam dans un excellent article, « le Roman québécois à l'heure de la révolution tranquille ». On pourrait choisir un autre point d'observation, à condition, là encore, d'être cohérent.

Le livre de Paul Gay nous apprend fort peu de choses sur l'histoire de notre roman, les grandes étapes de son évolution, ses significations. Comme le dirait Hervé Jodoin, *Notre roman* est à ne pas mettre entre toutes les mains.

Maurice ARGUIN

Université Laval

